

## DOTULONG Manimporok, "The Arafura Zone: Indigenous Globalization in the Asian Pacific"

La zone Arafura était un espace transnational où des gens de toute l'Asie et de cultures différentes, se sont rassemblés à une échelle sans précédente et autonomisés loin de de tout empire moderne. Il ne s'agit pas d'une création résultant des effets de la mondialisation au sens classique du terme mais d'une autre sorte de connectivité globale qui sera appelé ici « mondialisation indigène » et qui met en scène des relations autres que celles coloniales. On s'intéressera à l'arrivée des migrants japonais dans la zone Arafura pour décrire la forme unique de mondialisation à l'œuvre dans cet espace. Le terme « Arafura » peut être traduit par « les libres ». Les explorateurs, missionnaires et marchands européens l'utilisaient pour désigner certains peuples autochtones de l'actuelle Indonésie. La définition de ce terme était changeante mais concernait toujours des personnes considérées comme des « païens » ou « non-musulmans » résidant un peu partout dans le Pacifique, à Sumatra, Bornéo, Célèbes, aux Philippines et même en Océanie. Par-dessus tout, c'est l'absence de civilisation (selon le prisme des acteurs coloniaux) qui caractérisaient les peuples de cet espace et donc la zone Arafura.

Il ne faut pas voir la zone Arafura comme un espace renfermé sur lui-même car, au contraire, il existe de nombreuses traces (documentaires, linguistiques) qui permettent d'attester de sa connectivité à partir du milieu du XIXème siècle avec d'autres régions du monde aussi diverses que l'Inde, l'Égypte, l'Allemagne, le Japon, la Thaïlande, la Nouvelle-Zélande, l'Amérique du Sud et bien d'autres. Cette zone est liée à la première mondialisation car les Britanniques commencent la perliculture dans et autour de la mer d'Arafura, en employant d'abord des locaux puis des personnes venues d'autres horizons à mesure que cette industrie se développe. Le maillage ethnique et linguistique hétérogène dans cet espace existait déjà avant le XIXème siècle. Ces mélanges continus, associés à l'absence relative de relations coloniales, a empêché le développement d'une conscience et d'un sentiment d'appartenance national dans cette zone. L'afflux de personnes d'horizons différents n'avait rien à voir avec le contrôle de ressources ou une ambition impérialiste et a permis la création d'une mondialisation indigène, basée un même rapport à la nature et aux autres, sur l'entraide et l'auto-organisation.

Le Japon se retrouve lié à la zone Arafura à la fin du XIXème siècle. Un grand nombre de « migrants » japonais se rendent dans la mer d'Arafura à partir des années 1880 et, selon les recensements officiels, plus d'un millier se trouvent dans le détroit de Torrès, probablement bien plus en réalité. Les termes « migrant » et « Japonais » (en tant que citoyenneté) posent problèmes. Premièrement car ces hommes et femmes étaient des opposants au régime de Meiji et, par conséquent, ne peuvent pas être considérés comme des citoyens de l'État japonais moderne. Le terme « migrant » lui, se rapporte aux migrations modernes dues à des facteurs économiques liés à la mondialisation. Ces Japonais, dont une grande partie sont originaires du sud de l'actuel département de Wakayama, trouvent leur connexion avec la zone Arafura dans leurs connaissances et pratiques locales telles que la chasse à la baleine, la pêche de la bonite à ventre rayé ou de l'ormeau. Peut-être est-il alors plus judicieux de les nommer « Hyakushō » (pas dans le sens conventionnel de « paysans »), un terme qui met l'accent sur la diversité des moyens de subsistance du peuple japonais.

L'océan, les activités relatives à la mer et l'indifférence des acteurs industriels pour la vie des travailleurs rendent la vie dans la zone Arafura particulièrement difficile. Mais ces difficultés, ainsi que la proximité avec la mort, donnent lieu à une véritable culture de l'entraide et du prendre soin entre les personnes, chacun veillant les uns sur les autres. C'est particulièrement vrai au sein et entre les équipages de plongeurs, qui pouvaient souffrir de la maladie des caissons, voire en mourir. Masser une personne souffrant de cette maladie avec des pommades et des huiles pour apaiser les douleurs

devient un acte assez répandu, traduisant cette entraide. Les équipages sont conscients que cela ne sauve pas des vies dans les situations les plus désespérées mais continuent tout de même cette pratique. Cette entraide, qui peut conduire à mettre en péril sa propre vie pour en sauver d'autres, ne tient absolument pas compte de considérations ethniques ou nationales mais est bien le résultat d'une culture et d'un état d'esprit propre à ces personnes et se retrouve dans les récits écrits et oraux de ces marins. Ce socle commun contribue à l'émergence de langues créoles que l'on peut toujours retrouver aujourd'hui chez certains Aborigènes d'Australie bordant la mer d'Arafura.

La conscience de la mortalité de l'humain en mer est partagée par les Hyakushō de Wakayama, héritiers d'une longue tradition de subsistance grâce à la mer, et connaissant bien les dangers des récifs, des courants marins, du poison des piquûres de méduses ou d'oursins et de la maladie des caissons. C'est d'ailleurs un plongeur Japonais du nom Tandokoro Harutarō qui trouve un moyen d'éviter de souffrir de cette maladie à la fin des années 1890/début des années 1900. Il observe que certains ormeaux ramenés depuis les fonds marins ont les yeux qui sortent de leurs orbites. Il en déduit que ce changement physiologique résulte d'une remontée rapide à la surface et qu'il s'agit là de la cause de la maladie. Il suggère alors aux plongeurs de remonter progressivement à la surface, une méthode qui se répand dans la mer d'Arafura et qui permet de sauver de nombreuses vies.

Dans la zone Arafura, les savoirs des différents peuples s'entremêlent, les Hyakushō enseignant leurs connaissances et apprenant des populations locales, bien qu'il existât parfois des similitudes dans les mœurs et les traditions. D'autres facteurs ayant forgé les relations transnationales depuis la mer d'Arafura sont sa géographie et son climat. En effet, la forme de baie de la mer d'Arafura, sa faible profondeur et sa proximité avec l'équateur remplissent les conditions pour l'apparition d'un courant sous-marin saisonnier venant de la mer de Banda. Ce courant facilite la venue de marchands des îles Gorong jusqu'aux îles Aru où se trouvent des plongeurs Hyakushō qui collaborent avec les locaux pour récolter des perles. Comme évoqué, les activités économiques sont rythmées par les saisons. De septembre à avril, lors de la mousson d'ouest, les Hyakushō plongent à la recherche de perles puis, de mai à août, la prolifération de planctons bloque la vision sous l'eau et des courants contraires transforment les récifs en pièges mortels, les obligeant à rentrer à Dobo, principale ville des îles Aru. Là, ils en profitent pour réparer les maisons ou en construire de nouvelles. Des habitants des îles Kei (juste à côté des îles Aru) viennent pour vendre des *belangs*, des embarcations d'eau douce permettant de naviguer dans les cours d'eaux peu profonds et étroits. Lors de la mousson d'est, des habitants des îles voisines (Ceram, Gorong et Kei) se regroupent à Dobo, créant ainsi une notion de l'espace façonnée par des acteurs indigènes et non-étatiques, en dehors de celle établie par les normes internationales. Par exemple, au vu de son éloignement aux marges des Indes orientales néerlandaises et de l'Australie, aucun empire n'est en mesure de contrôler les allées et venues des Hyakushō dans la zone autour des îles Aru, alors que celle-ci appartient en principe aux Néerlandais et est louée à des perliers australiens. Alors que l'administration coloniale néerlandaise parvient à peine à se maintenir à Dobo, les Hyakushō y sont comme chez eux, se fondant dans la population locale.

Des espaces comme la zone Arafura, décrits comme dénués de civilisation, ont largement intéressés les observateurs européens qui y voyaient de nouveaux modes d'organisations sociale et ont été frappés par la liberté des populations locales et par leur entraide. Ces observations les ont inspirés pour donner naissance à des concepts telle que la justice sociale, répandus par la suite à travers le monde lors du processus de mondialisation. La mondialisation peut être comprise comme l'accroissement de l'interdépendance et de l'interconnexion entre les pays et les personnes, notamment grâce à des avancées technologiques. Elle peut aussi être définie comme la participation à la division internationale du travail conçue par le colonialisme, dont certains bénéficient plus que

d'autres et reposant sur l'usage de ressources naturelles. Pour certaines personnes cela s'apparente au « Monde libre », pour d'autres à du néocolonialisme.

Les lieux de savoir occidentaux ont, pendant longtemps, contribué à entretenir une perception de l'espace liée au colonialisme et le mot « Asie » et l'aire géographique qui y est associée en est un héritage depuis la Grèce antique. Ce n'est pas le cas de la zone Arafura qui est transasiatique, qui relie des espaces au sein même de l'Asie et qui a échappé à la conceptualisation géographique associée à la mondialisation. Cette zone a été invisibilisée à cause de la façon dont les connaissances sont enseignées et dont les archives sont classées, c'est-à-dire divisées et réparties entre différentes disciplines ou thématiques. Ce sont les connaissances sur un passé commun qui donnent de la légitimité aux États-nations. Pourtant, lors de ses recherches sur cette zone, M. Dotulong a mobilisé et comparé des archives étatiques (Australie, Pays-Bas, Indonésie et Japon) et a donc bien souvent dû lire entre les lignes, en s'appuyant, au niveau local, sur les récits oraux et la culture matérielle. Ces mêmes récits ont par ailleurs été modifiés par la production de connaissances étatiques mais aussi internationales, invisibilisant la zone Arafura, l'histoire de ses habitants et ses descendants. La redécouverte de cette zone peut servir de modèle pour reconnaître d'autres espaces ayant leurs propres histoires, peuples et cultures en faisant attention à des formes indigènes de mondialisation plutôt qu'à celle industrielle que nous avons tous étudié.